

Michèle Achard

L'inacceptable, la cruauté

La conséquence du manque grave de travail en équipe, c'est qu'un jour, alors que je conduisais Serge à son Collège avec le véhicule du foyer, il a tenté de m'étrangler avec son écharpe. Je m'en suis tirée parce qu'un automobiliste a réagi en voyant que ce n'était pas un jeu ; Serge s'est enfui. Au cours de sa fugue, il a volé une voiture et, dans la foulée, a roulé sur le pied d'un policier qui l'avait repéré. Comme le jeune homme venait d'avoir dix-huit ans, il a fait l'objet d'une peine de prison.

Je ne vais pas me situer sur le plan professionnel de l'Éducation Spécialisée, même s'il y a tant à dire, au niveau de l'analyse de la pratique afférente à cette situation, que plusieurs pages seraient nécessaires... pour analyser l'histoire de ce lamentable raté éducatif. Je vais prendre pour trame l'hypothèse du malentendu au cœur de la langue, dont parlait Lacan, dans sa leçon du 10 juin 1980 :

« Je ne dis pas que le verbe est créateur, je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte : je dis que le verbe est inconscient - soit malentendu... une part ne s'en révélera jamais... de traumatisme, il n'y en a pas d'autre, l'homme naît malentendu. »

Qu'est-ce que Nietzsche voulait dire par le mot « cruauté » ?

Il sous-entendait que la cruauté, c'était le « vouloir vivre ».

C'était une autre façon, pour lui, de parler d'un « gai savoir »

Ainsi l'entendaient Artaud, Beckett, Bataille et quelques autres.

Freud, plus classique, déclare, dans son livre « Malaise dans la civilisation », que la tendance naturelle de l'homme l'entraîne vers la méchanceté, l'agression, la destruction, la cruauté, l'exploitation et l'humiliation de l'autre et son utilisation à des fins sexuelles.

Quant à « inacceptable » j'ai choisi ce mot plutôt qu'« inadmissible », car il m'a semblé qu'il y a une différence pratique entre les deux mots :

par exemple, il est inadmissible qu'on opprime le genre féminin sur toute la planète, à des degrés divers, mais il est inacceptable qu'on lapide des femmes après les avoir enterrées jusqu'à mi-corps.

Le parcours de la vie actuelle semble ainsi circuler sur une piste moëbienne où l'endroit et l'envers se succèdent vertigineusement entre vouloir vivre et choix équivoques, et la dimension du malentendu s'accroît, avec le temps, jusqu'à l'extrême...



Il me plaît d'éclairer mon discours de ce soir par cette œuvre de Picasso, que vous voyez à l'écran : il l'a dénommée « La dépouille du Minotaure en costume d'Arlequin ». Lorsque je l'ai découverte il y a quelque temps, il m'a semblé, aussitôt vue, que c'était une métaphore idéale pour illustrer cette dimension du malentendu, de la cruauté et de l'inacceptable. D'autant plus que la façon dont l'a écrit Lacan « la dit-mension » fait allusion à la fonction de voile que comporte le « dit », c'est-à-dire la parole. Or, l'œuvre de

Picasso a servi de rideau de scène et le rideau se disait « mansion » dans le théâtre médiéval...

Je ne vais pas me lancer dans une interprétation personnelle de cette scène - mythologique autant que moderne - et locale, puisqu'il s'agit de la Méditerranée à Mougins, en fond de toile. Je vous laisse le plaisir de le faire vous-même à votre guise, sans pourtant y fixer toute votre attention, car j'ai besoin de votre écoute...

Il y a déjà quelque temps, dans un foyer où j'étais éducatrice spécialisée, on nous a annoncé qu'allait arriver un garçon de dix-sept ans particulièrement violent. Il avait cassé la figure de son professeur d'atelier au Collège Technique où il était scolarisé et détruit pas mal de matériel alentour.

Sa mère, divorcée, n'en voulait plus chez elle., car il lui faisait peur et terrorisait sa demi-sœur de six ans. Il était donc placé en urgence dans un foyer d'adolescents.

Lorsque je suis revenue d'un congé trimestriel d'une semaine, Serge était installé dans une des chambres individuelles de la villa et devant sa chambre, dans le hall de la maison, trônaient deux amplis stéréo qui devaient mesurer un mètre cinquante en hauteur. Je demandais à la femme de service ce que voulait dire ce phénomène ; elle me répondit évasivement qu' « on lui avait autorisé de les mettre là ». Sidérée, je demande à mon collègue, éducateur sportif, comment il se fait que le règlement intérieur du foyer ait été ainsi bafoué ; il me répond qu'on a préféré « ne pas le heurter d'entrée de jeu » et ne pas lui interdire la musique et le vélo, car il est un fervent adepte de la bicyclette.

Lorsque le jeune homme revient du Collège, où il a été réadmis après trois jours d'exclusion, je découvre en le rencontrant qu'il fait au moins un mètre quatre-vingt et que sa minceur ne laisse pas ignorer qu'il est athlétique. Je comprends un peu mieux pourquoi on n'a pas voulu le heurter « d'entrée de jeu »... À peine les salutations faites, le jeune homme file dans sa chambre et, alors, s'élève un chaos phonique qui assourdit toute la maisonnée et confisque la parole à tous les occupants du lieu...

À la réunion institutionnelle du lendemain, je demande à mes collègues présents et au chef de service comment on a pu autoriser Serge à introduire cette cacophonie dans la vie du foyer. En réponse, la même argumentation est développée par le chef de service : « Serge est un garçon fragile, il vit très mal le fait d'être placé et il faut qu'il se sente accueilli, lui qui n'a pas de place dans sa famille ». Mon collègue sportif ajoute qu'il a noué une relation très positive avec lui et qu'ils font des ballades en vélo très constructives... Les autres collègues, des femmes, restent tout simplement muettes devant la parole des deux hommes de l'équipe.

Quinze jours se succèdent dans cette foire chaotique où la plus élémentaire communication exige de crier pour s'entendre et où je passe mon temps à négocier des plages de silence ou à demander de baisser le son, entraînant ainsi des conflits violents à répétition ; mais mes oreilles de musicienne et la solide expérience professionnelle éducative que j'ai eu la chance de vivre auparavant, supportent de moins en moins l'incohérence de cette situation. Un jour, un électricien est appelé pour réparer une panne à la cuisine et j'en profite pour lui

demander de couper court au branchement électrique des amplis. La seule de mes collègues qui est d'accord avec mon évaluation de la situation approuve ma décision.

Lorsque Serge rentre du Collège et qu'il s'aperçoit que ses amplis n'amplifient plus, c'est la guerre ! Quelqu'un a eu la très mauvaise idée de lui dire, avant que j'aie pu en parler avec lui, que c'était moi qui étais la cause de la panne. Il est comme fou et je me dis que je vais passer un sale quart d'heure... Je me fais injurier de tous les noms qui lui viennent à l'esprit et la soirée se passe dans un désordre indescriptible où les jeunes en profitent pour laisser libre court à leur prédilection pour le chaos. Je manque plusieurs fois de me faire frapper, mais je tiens bon en essayant de faire entendre, malgré le tumulte, les raisons de mon acte. Les collègues réagissent mollement et c'est tout juste si on ne me reproche pas d'avoir provoqué cette violence...

Je vais passer sur les détails, mais la conséquence de ce manque grave de travail en équipe, c'est qu'un jour, alors que je conduisais Serge à son Collège avec le véhicule du foyer, il a tenté de m'étrangler avec son écharpe. Je m'en suis tirée parce qu'un automobiliste a réagi en voyant que ce n'était pas un jeu ; Serge s'est enfui. Au cours de sa fugue, il a volé une voiture et, dans la foulée, a roulé sur le pied d'un policier qui l'avait repéré. Comme le jeune homme venait d'avoir dix-huit ans, il a fait l'objet d'une peine de prison.

Je ne vais pas me situer sur le plan professionnel de l'Éducation Spécialisée, même s'il y a tant à dire, au niveau de l'analyse de la pratique afférente à cette situation, que plusieurs pages seraient nécessaires... pour analyser l'histoire de ce lamentable raté éducatif. Je vais prendre pour trame l'hypothèse du malentendu au cœur de la langue, dont parlait Lacan, dans sa leçon du 10 juin 1980 :

« Je ne dis pas que le verbe est créateur, je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte : je dis que le verbe est inconscient - soit malentendu... une part ne s'en révélera jamais... de traumatisme, il n'y en a pas d'autre, l'homme naît malentendu. »

En 1974, il avait dit dans le séminaire sur « Les non-dupes errent » que ce traumatisme est un trou-matisme : dès l'enfance, ce qui fait le trauma, c'est le trou dans la compréhension des mots qui vient de l'autre. Pour l'enfant, c'est le trou qu'il y a dans son savoir qui l'empêche de verbaliser ce qu'il ressent. Cela lui fait éprouver quelque chose hors-sens et une expérience de jouissance que provoque, (à cause de ce hors-sens), une rencontre avec le réel - qui lui tombe dessus - et qu'il ne peut pas assimiler, justement parce qu'il n'a pas le pouvoir des mots.

Dans son étude de l'Étourdit, le philosophe Alain Badiou est très clair à ce sujet : « Pour Lacan, il n'y a pas de vérité du réel, contrairement à ce qui est supposé par la philosophie. Il n'y a vérité que pour autant qu'il y a fonction du réel dans le savoir. Il n'y a pas non plus de savoir du réel ». Pour le dire plus simplement, l'adolescent, pas si sûr de son savoir face aux adultes, rencontre dans le hors sens une expérience qui, de ne pouvoir la nommer, lui fait « péter les plombs » ce qu'on peut appeler expérience de jouissance, « hubris » comme l'appelaient les Grecs.

Plus loin, Lacan ajoute :

« Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître

comme désiré. Désiré ou pas, c'est du pareil au même, puisque c'est par le parlêtre. Le parlêtre en question se répartit en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli que votre corps véhiculera avec ladite reproduction. »

Voilà deux notions que Lacan amène dans la troisième partie de son enseignement : le traumatisme humain créé par le trou dans le symbolique et l'incommunicabilité qui fait que personne n'entend personne. Et pourtant, il conseille aux analystes :

« Il ne s'agit pas de se donner de l'écoute jusqu'à n'en plus tenir debout, mais prendre ce qui s'entend comme à lire, comme lié à la fonction de l'écrit » (Autre écrits p. 211). C'est une autre façon de dire ce qui ouvre l'Étourdit « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »

Cela me rappelle un exposé de Jean-Michel Vivès qui s'intitulait « Pourquoi les jeunes préfèrent-ils le hard rock ? » où il nous exposait fort savamment que sous les hurlements de leurs idoles ils entendaient la Voix de la Mère archaïque...

Cela pourrait expliquer pourquoi l'extinction que j'avais imposée à la musique de Serge le mettait dans une privation qui le rendait fou de colère. Non seulement je le frustrais de cet objet-voix qui le situait dans une vérité qu'il reconnaissait comme essence de son existence, mais en plus je le contraignais à se heurter à sa difficulté de parler de ce que cela lui faisait, qu'on ait coupé les fils de l'ampli, que je l'ai castré de son objet.

D'où son explosion de colère et ses insultes.

À propos de l'insulte, Lacan déclarait, à Milan, le 4 février 1973 :

« Il y a un certain nombre de fonctions qui se produisent, du fait que l'homme habite le langage... ce rapport fondamental qui s'établit par le langage et qu'il ne faut tout de même pas méconnaître, c'est l'insulte.

L'insulte, c'est pas l'agressivité, l'insulte, c'est tout autre chose, l'insulte, c'est grandiose, c'est la base des rapports humains, comme le disait Homère. »

Je suis bien consciente que, si le scénario n'avait pas été rendu impossible à jouer par la mauvaise cohésion de l'équipe, j'aurais pu justement jouer avec les mots, trouver des homophonies, des traits d'humour, me faire la malentendue de l'injure, savoir ne pas savoir entendre que j'y étais visée.

« Ainsi dans notre pratique, faut-il veiller à ce que le trajet de la volonté de jouissance qui pourrait être inclus dans l'urgence de l'insulte, soit détourné de son but par un usage de la sonorité ou par un traitement de l'urgence du verbe » (Philippe Lacadée - Le malentendu de l'enfant 2003). Autrement dit, opérer une soustraction de jouissance dans ce transfert explosif.

Il me reste de cette situation un sentiment de gâchis car Serge aurait sans doute été meilleur bénéficiaire de son placement s'il avait trouvé, en face de lui, une équipe de professionnels formés à autre chose qu'un humanitarisme de prêt à porter, qui considère que le placement est forcément horrible pour des jeunes qui sont victimes de leur vie et n'en seront jamais les sujets.

Depuis environ dix ans, nous avons eu à vivre, dans ces foyers d'accueil d'urgence, une violence que les éducateurs, (ou du moins ceux qui restaient, car les places étaient pourvues la plupart du temps par des gens sans formation), où les éducateurs étaient en bute à une violence des jeunes qu'ils avaient à encadrer dépassant largement le phénomène de révolte adolescente dont on décrivait les péripéties dans les formations.

Comme je ne trouvais aucune réponse à cette situation dans mon institution, j'ai commencé à beaucoup lire et à fréquenter des groupes de psychanalystes, pour voir s'ils rencontraient des problèmes similaires de violence et ce qu'ils en pensaient.

En Avignon, où j'étais allée rencontrer Jean Pierre Lebrun, j'ai découvert des intellectuels qui se préoccupaient du phénomène social en train de s'installer et qui avaient produit des discours fort estimables pour essayer de comprendre et faire comprendre ce qui était en train de se passer :

Parmi ceux-ci, je citerai Bernard Stiegler, un philosophe qui tient compte très largement des théories freudiennes dans ses analyses qui revisitent et réévaluent le rôle de l'esprit dans l'organisation économique du monde actuel. Je ne sortirai donc pas du sujet qui nous est proposé en évoquant un aspect de sa pensée.

Ce qu'explique Bernard Stiegler, dans le tome II de « Mécréance et discrédit », chapitre IV, c'est qu'une société où le marché a tout envahi expose les couches de la population les plus fragiles à être les victimes d'une publicité qui se donne tous les moyens de faire croire que si on aime, on achète, et qu'on n'aime que dans la mesure où on achète, puisque tout s'achète et tout se vend, même « ce que l'ennemi du beau appelle le temps de cerveau disponible ».

Dans les foyers, les mercredis et les week-ends, jours de visite des parents dont les enfants sont placés, on peut voir ces parents, qui sont souvent logés dans des centres d'accueil de nuit à cause de leur misère qui n'ont pas d'argent pour manger, acheter des objets et des bonbons pour leurs enfants en surabondance parce qu'ils sont incités à tous moments à confondre pouvoir d'achat et pouvoir d'aimer. « Il en résulte le mal-aimer d'un terrifiant mal-être, qui devient peu à peu un désamour généralisé ».

Dans son exposé, Daniel Cassini a proféré plusieurs fois la question : « de quoi l'esprit se satisfait-il ? ».

Nous pourrions répondre, avec Bernard Stiegler, que l'esprit est intoxiqué, saturé par l'hyper-sollicitation que produit la société industrielle, et que cela affecte les fonctions supérieures du système nerveux des individus, c'est-à-dire la vie intellectuelle, esthétique et affective.

« Saturation cognitive et saturation affective sont les conséquences d'un phénomène plus vaste de congestion, qui frappe toutes les sociétés hyper industrielles, de Los Angeles à Tokyo en passant désormais par Shanghai.

L'espèce humaine vit sous une sorte d'empoisonnement interne ».

C'est vrai que lorsque j'ai personnellement découvert Hong Kong, les mots me manquaient devant le spectacle de ce véritable cauchemar climatisé où la lumière du soleil ne pénètre que quelques jours par an et où des gens portent des masques pour se protéger d'une pol-

lution inimaginable en France.

L'intoxication produite affecte « les capacités de réflexion et de décision des individus psychiques et collectifs, mais aussi leurs capacités à aimer leurs proches aussi bien que leurs semblables, leurs capacités à les aimer effectivement, pratiquement et socialement, conduisant nécessairement, du même coup et à terme, à des phénomènes très graves de haine politique et de conflits violents entre groupes sociaux, ethnies, nations et religions »

« La saturation affective est ce qui résulte de l'hyper-sollicitation de l'ATTENTION, et en particulier, de celle des enfants, qui vise, par l'intermédiaire des objets industriels, à détourner leur libido de ses objets d'amour spontanés vers les objets de la consommation exclusivement, provoquant une indifférence à leurs parents, à tout ce qui les entoure et une apathie généralisée surchargée de menace » .

Je confirme cette symbolisation d'un monde inhumain envahissant peu à peu l'humanité, car certaines soirées passées dans les foyers relèvent de cette formalisation philosophique : beaucoup de jeunes ne veulent plus aller à l'école, passent leur temps sur leurs consoles (quel joli mot !) dans des mondes virtuels d'agressivité absolue ; ils n'en sortent que pour faire preuve d'un nihilisme qui les pousse à se battre entre eux, filles ou garçons, puis dans des moments de dérision généralisée, ils cassent tout ce qui se trouve à leur portée, jetant les lits dans les escaliers, les chaises par les fenêtres, tout ceci avec une bonne humeur rigolarde qui est la seule marque d'évolution des conflits depuis quelques années.

« Il y a des friches humaines comme il y a des friches industrielles. Telle est la redoutable question de l'écologie industrielle de l'esprit. Et tel est l'énorme défi qui nous échoit »

Mais il n'a pas que ces franges de la « misère d'en France » dont parlait Bourdieu, qui sont atteintes :

« Ceux d'entre nous qui ont la chance de vivre encore loin des bords périurbains, tentent de survivre spirituellement en fréquentant assidûment musée, galeries, théâtres, salles de concert, cinémas d'art, etc. Mais ceux-là souffrent alors d'un autre mal : celui de la consommation culturelle, où il faut absorber toujours plus de marchandises culturelles, comme si une autre forme d'addiction s'installait là aussi, sans que puisse s'installer le temps lent d'une véritable expérience artistique, le temps de l'amateur »

C'est ce temps de l'amateur dont nous ont parlé Cécile Bonopéra et Frédérique Nalbandian, où l'on écoute « dans le silence radieux », ruisseler « une infinité de gouttelettes bruissantes de joie ». Il y a, chez Bernard Stiegler une dimension qui dépasse et synthétise une psychanalyse politique qui va de Freud à Marcuse et vise beaucoup plus loin que les analyses de Bateson sur l'écologie de l'esprit.

Je vous invite chaleureusement à lire cet article, intitulé « L'individu désaffecté », qu'il a mis sur son site internet « Ars Industrialis », qui vous fera connaître l'ampleur de sa vision et le côté réellement pragmatique de sa pensée très complexe... et aussi inconsommable que l'était celle de Lacan !

Pour en revenir à ce Lacan qui nous relance perpétuellement, de ce rien où nous réduit cette analyse de l'intoxication généralisée, que faire ?

Entre ce « il n'y a pas » d'issue possible et « il n'y a pas » de rap-

port sexuel, j'entends se profiler le nihil de la dé-supposition du sujet supposé- savoir, lorsque, ayant traversé le fantasme fondamental d'être imaginaire ment un, l'analysant se retrouve dans un réel évanouissant, face au roc de la structure.

C'est ce moment-là qui est celui du consentement à la castration et à la loi.

C'est dans ce moment-là qu'il faut se garder de se lamenter sur ses illusions perdues et reconnaître que cette impasse n'est pas un cul-de-sac, mais un point quart de la consommation analytique (l'anti-carrefour de la consommation) qui inscrit le sujet dans le réel et qui est un point de rebroussement vers un nouveau départ. Ce point d'insertion est appelé HILE. Jean Claude Razavet nous indique que « le mot hile est un terme anatomique qui désigne, sur un organe comme le foie ou le rein, le point d'insertion, généralement déprimé, d'où sortent vaisseaux et canaux excréteurs ». (De Freud à Lacan, page 236)

Il y a un saut quantique, dans l'analyse, du nihil au hile : c'est ce que Lacan appelait la passe.

Il semble que l'humanité soit à un moment de « passe », même si la métaphore est un peu aventureuse, mais ce qui est si difficile pour un analysant en fin d'analyse sera t-il réalisable pour autant d'êtres humains ?

Je laisserai le mot de la fin à l'Étourdit :

« De tout ceci, l'analysant saura se faire une conduite,

Il y en a plus d'une, même des tas,

À convenir aux trois dit-mensions de l'impossible,

Telles qu'elles se déploient dans le sexe, le sens

Et dans la signification.

S'il est sensible au beau, à quoi rien ne l'oblige,

Il le situera de l'entre-deux-morts,

Et si quelqu'une de ces vérités lui paraît bonne à faire entendre

Ce n'est qu'au mi-dire du tour simple qu'il se fiera ».